

**LA PESTE DANS LE PAYS SE PLAIGNE,
ANDRY ANDRAINA**

Guy RAZAMANY

Institut des Langues et Civilisations
des Îles du Sud-Ouest de l'Océan Indien
Université de Mahajanga, Madagascar
razamanyguy@gmail.com

Lalao Soa Adonis TSIARIFY

Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes
Université de Toamasina, Madagascar
egide.adonis@gmail.com

&

Jean Baptiste RAKOTOARIVELO

Institut Universitaire de Gestion et de Management
Université de Mahajanga, Madagascar
rjbravelo@yahoo.fr

Résumé : Le présente article est un extrait du roman d'Andry Andraina intitulé *Le pays se plaint*, traduit de son titre en malgache par nous-même « Mitarina ny tany » ; l'objectif de cet article vise à montrer comment manifester l'identité malgache dans la colonisation à Madagascar, en particulier dans pays sihanaka, dans le village de Marovato où se déroule le récit sur la pandémie de la peste. La raison en est que le corps, quel que soit son état, corps vivant ou corps mort est toujours géré et soigné par et dans la culture. Le soin du corps dans tout son état est donc défini par le déterminisme social, ce qui atteste que l'homme, quel que soit sa nationalité et sa religion est un être social. L'intervention de la société dans la vie humaine ne se limite pas dans la vie réelle mais aussi dans la vie au-delà. La préparation de cette vie au-delà du trépassé est la tâche ultime des vivants, de la société afin que l'immortalité de l'âme de ce trépassé soit assurée et afin que le contact entre les vivants et les morts ne soient pas coupé par la mort. Alors, tout cela s'avère difficile pour la classe pauvre et surtout durant une pandémie de la peste.

Mots-clés : peste, corps, pandémie, culture, sociocritique

THE PLAGUE IN THE COUNTRY COMPLAINTS, ANDRY ANDRAINA

Abstract: This article is an excerpt from Andry Andraina's novel *Le pays complain*, translated from its title in Malagasy by ourselves "Mitarina ny tany"; The objective of this article is to show how to manifest the Malagasy identity in colonization in Madagascar, in particular in Sihanaka country, in the village of Marovato where the story of the plague pandemic takes place. The reason is that the body, whatever its state, living body or dead body is always managed and cared for by and in the culture. Care of the body in all its condition is therefore defined by social determinism, which attests that man, whatever his nationality

and religion, is a social being. Society's intervention in human life is not limited to real life but also to the life beyond. The preparation of this life beyond the deceased is the ultimate task of the living, of society so that the immortality of the soul of this deceased is assured and so that the contact between the living and the dead are not cut off by the death. So, all of this is proving difficult for the poor class and especially during a plague pandemic.

Keywords: plague, body, pandemic, culture, sociocriticism

Introduction

Ce roman montre la résistance de la classe sociale pauvre incarnée par la famille de Ndrasana pour garder l'identité malgache dans la colonisation et durant la pandémie de la peste à Madagascar, dans le village de Marovato, dans pays sihanaka, où se déroule ce récit romanesque. Au cours de périple de la colonisation française et de la peste, Andry ANDRAINA est comme un témoin de l'histoire coloniale et de la peste dans son pays, le pays sihanaka. Il est donc sihanaka. Cette position de l'auteur, dans son discours romanesque relève le *polylinguisme* dans le discours romanesque selon la théorie de Mikhaïl BAKHTINE car ce roman est un discours d'autrui dans le langage d'autrui qui sert à réfracter l'expression des intentions de l'auteur (cf. Mikhaïl BAKHTINE, 1978, pp.144-151). Dans ce discours romanesque, l'auteur consiste aussi à balancer les idées vécues, les idées de l'auteur et les idées des autres si on réfère à l'idée d'Albert MEMMI concernant de son constat sur la littérature noire d'expression française (Albert MEMMI, 2001, p.15). Ceci étant que *Le pays se plaigne* est une littérature africaine même si elle n'est pas d'expression française.

Tout état du corps humain dans son soin et dans sa gestion chez les Malgaches est -il culturel, même dans la période pandémique comme la peste ? Est-ce que les Malgaches essaient toujours de se manifester leur ancrage identitaire dans la période coloniale et pandémique ? Nos hypothèses ici sont fondées sur l'attachement des Malgaches de leur pays et de leur croyance sur continuité de la vie après la mort. Elles consistent aussi à affirmer que le corps, que ce soit le corps mort ou le corps vivant est une forme de l'incarnation de la vie ; il demande toujours des soins et des entretiens particuliers. Ses soins et ses entretiens sont culturels et ils se manifestent souvent de manière rituelle même c'était à l'époque coloniale et pandémique. Pour eux, le corps, quel que soit son état, corps vivant ou corps mort est soigné et géré par et dans la culture. En effet, ils imaginaient que la peste était une maladie introduite par les Français comme d'une arme de répression coloniale pour dominer politiquement et culturellement Madagascar.

Nous procédons comme méthode d'analyse la sociocritique pour essayer d'expliquer ces questions ; parce que la littérature comme ce roman est un fait social complet dans la mesure où elle relève le social, l'historique, le culturel, voire le naturel des Malgaches en tant qu'être humain dans leur société (Cf. Pierre BARBERIS, 1996, p.123). Elle y est aussi le reflet de leur imaginaire de concevoir le monde.

I Ancrage identitaire dans la pandémie de la peste pendant la colonisation

La question de l'ancrage identitaire dans *Le pays se plaint* d'Andry ANRAINA relève à la résistance des Malgaches à la colonisation et à la peste, une maladie pandémique qui faisait ravager la population malgache, particulièrement les Sihanaka d'Ambatondrazaka. Selon l'histoire, cette maladie pandémique a introduit à Madagascar dans le port de Tamatave par l'escale du navire venant de l'Inde en 1898, deux ans après l'annexion française de Madagascar alors que ce pays était contaminé par cette pandémie. Si on fait l'analogie de la considération d'Albert CAMUS de cette maladie dans son roman intitulé *La peste*, la peste à Madagascar était introduite de manière volontaire pour atténuer la résistance coloniale des Malgaches ; c'est comme le pensait à l'époque ce romancier français sur la mise en parallèle de cette maladie avec la domination allemande en France (Cf. Peter Igbonekwu OKEH, 1984).

1.1 La pharmacopée familiale et quotidienne pour lutter contre la peste

La population de Marovato était ravagée par la peste. Son premier réflexe était le recourt à la pharmacopée traditionnelle locale faute de l'hôpital dans ce village. Manana qui était l'aînée du couple Randrasana et Ratavy, une famille principale dans le roman était attrapée par la peste. Cette famille est pauvre et misérable du village. La température de cette jeune fille campagnarde et pauvre, par l'expression hyperbolique de l'auteur était bouillante à cause de la présence de ganglion chez Manana. Elle n'avait pas d'appétit, bien que sa mère Ratavy lui préparait du bouillon du poulet pour attirer son appétit, de l'encens, du « ranomena » (un médicament sous forme de liquide fabriqué à partir de la corne de zébu), le « toaka gasy » (rhume de fabrication locale) et des gousses d'ail, un morceau de la tuile chaude frottée sur la partie de son ganglion car son état de maladie était donc grave (cf. Andry ANDRAINA, 2003, pp.88-89) ; ce sont les pharmacopées familiales et quotidiennes utilisées par les villageois sihanaka pour traiter une maladie qui se manifeste sous forme de forte fièvre avec une présence du ganglion. Une amie de la mère de Manana lui a suggéré de consulter Bemanana, un féticheur réputé du village. Lui et la famille de Manana ont mené cette jeune fille malade chez Bemanana. Pour commencer son activité thérapeutique, ce dernier entre en transes par d'un esprit des ancêtres pour deviner la source de la maladie, ce qui se trouve souvent dans le système thérapeutique traditionnel malgache. Les morts, par leur esprit, interviennent au mode thérapeutique et à l'organisation sociale à Madagascar, que Jean François BARÉ dit en effet : « [...] *Les morts médiatisent l'ensemble des actes sociaux* » (Jean François BARÉ, 1977, p. 86). Le beau-frère de Bemanana a traduit à la famille de la patiente les propos magiques et ésotérique de l'esprit des ancêtres chez Bemanana (cf. Andry ANDRAINA, 2003, p.90). La signification de cette parole magique d'après son beau-frère est que cette famille est victime de la sorcellerie fait par sa voisine. Cet acte de sorcellerie se manifeste sous forme d'une forte fièvre et avec un ganglion. Bemanana, le féticheur a exorcisé la case de la famille de Manana ; il a aussi désenterré des talismans dans un enclos des zébus de cette famille malheureuse pour conjurer les maux qu'y bouleverse la santé de cette jeune fille et l'ordre socioéconomique de sa famille pour que cette jeune fille et sa famille soient

loin des maux mais près du sacré ; dans la mesure où les Malgaches pensent que pour avoir la bonne santé et la réussite dans la vie, il faut vivre le plus possible dans le sacré ou auprès de quelques choses sacrées. Mircea ELIADE affirme cette idée et il dit : « [...] L'homme des sociétés archaïques a tendance à vivre le plus possible dans le sacré ou dans l'intimité des objets sacrés » (Mircea ELIADE, 1965, p.18). Cependant, Manana était morte car son petit frère qui a dû partager ensemble avec elle en tant que membre de sa famille les aliments tabous relatifs à sa maladie eut mangé l'un d'entre eux involontairement. Il l'a oublié à cause de sa naïveté d'enfance. Alors que sa famille selon la prescription magique de féticheur devait soigner avec cette jeune fille pour que cette famille soit épargnée par cette pandémie.

L'échec sur le soin de la peste par l'utilisation des pharmacopées familiales et traditionnelles dans le village de Marovato a si marqué par celui de Manana, une jeune fille issue de la famille pauvre et misérable qui est le symbole de l'incarnation de l'échec des Malgaches pour la lutte contre de l'invasion des militaires coloniaux à Madagascar, ce qui fut fini par l'annexion française de ce pays en 1896. La raison en était que certains Malgaches avaient trahi leur pays pour la question d'intérêt personnel pour faciliter l'accès des colons dans ce pays dans la mesure où ils voulaient se diriger ensemble avec les colons leur pays ou bien ils voulaient se délibérer de l'occupation de la royauté merina avant l'arrivée de la colonisation ; c'est-à-dire ils étaient métaphoriquement la peste avec les colons, car la conséquence de leur objectif faisait souffrir le pays, d'où la perte de la souveraineté de Madagascar.

1.2 La pandémie de la peste comme une forme de la répression coloniale

La présence de l'envahissement des animaux sauvages comme les rats au village selon l'expérience des vieillards sihanaka est un signe de mauvais augure dans la mesure où elle indique un éventuel d'une grande situation macabre. Alors, cette situation macabre était commencée par des personnes mortes par la peste, dont Raboto, un notable riche ayant des nombreux zébus au village et habitant près de la case de famille Ndrasana était la première victime de cette pandémie. Tout le monde participe aux funérailles, comme la veillée mortuaire en tant que grand homme du village ; il n'avait que les enfants qui restaient dans les cases. La nuit de la veillée de sa mort, des chants funèbres sihanaka, *baheza*, chantés par les hommes du village étaient lugubres l'atmosphère comme si la nature partageait aussi la douleur avec les villageois (cf. Andry ANDRAINA, 2003, p.83). Par ailleurs, les villageois de Marovato étaient encore ancrés de leurs traditions funéraires ; ils étaient moins attirés par la religion chrétienne ; le trépassé était parmi les détenteurs de ces traditions orales sihanaka ; bien que politiquement leur pays ait été déjà colonisé par la France. La douleur causée par la colonisation s'intensifiait par celle de la mort causée par cette pandémie de la peste. Les Malgaches n'avaient plus de force de riposter la colonisation et la peste. Les efforts superficiels menés par le pouvoir colonial étaient loin d'éradiquer cette pandémie car le nombre des agents de la santé et des hôpitaux étaient insuffisants pour s'occuper toute la population malgache à l'époque, surtout dans les villages. C'était la situation

contextuelle de ce récit romanesque. Alors, cette situation contextuelle est si importante pour déchiffrer sémiotiquement ce texte ; Jean Michel ADAM dit que : « [...] Le contexte n'est pas externe mais partie prenante de toute interprétation et qu'il implique une "mémoire discursive », dont font partie les propositions énoncées dans une autre partie du texte (co-texte) ou dans un texte antérieur » (cf. Jean Michel ADAM, 2005). Autrement dit, Cette situation sociopolitique facilitait le contrôle territorial fait par les militaires et les administrateurs coloniaux, dans la mesure où la peste remplaçait leur rôle dans la répression contre les indépendantistes malgaches. En tant que pandémie, plusieurs personnes du village étaient aussi mortes ; toutes les catégories d'âge et sociale trouvent des morts par la peste. Les villageois de Marovato étaient effondrés par la douleur ; la peste créait également de la crise sociale et économique qui bouleverse la vie des Malgaches.

2. La crise socioéconomique par la peste à Marovato

La peste créait à l'époque de la crise sociale et économique car les Malgaches du village de Marovato persistaient de vivre de leur culture afin que leurs morts puissent bénéficier des funérailles dignes des traditions funéraires malgaches pour éviter que leurs âmes n'errant pas dans la nature ou dans la société ; ils tourmentent enfin les vivants car ils sont en colère contre ces derniers. Ils violaient donc les restrictions sanitaires imposées par le pouvoir colonial local qui était considéré par les Malgaches comme une répression sociale et politique sur le respect de leurs morts, dans la mesure où on ne pouvait pas faire les rites funéraires pour des personnes décédées par la peste. Il faut que les corps avec les personnes qui les touchent soient désinfectés ; ces corps étaient directement inhumés par les membres de leur famille, dont leur nombre est moins nombreux. Tout cela provoquait aussi une spéculation des prix sur les objets relatifs aux funérailles effectuée par les spéculateurs dans la mesure où ces derniers avaient remarqué l'ancrage identitaire des Malgaches à leurs traditions funéraires, bien qu'il y eût une large inégalité sociale entre les uns et les autres dans cette période pandémique.

2.1 L'inégalité sociale pendant la pandémie de la peste et pendant la colonisation

La pandémie de la peste créait à l'époque un fossé social entre tous les classes sociales. Andry ANDRAINA pensait que tout le monde doit être même pied d'égalité devant la mort même dans cette pandémie (Andry ANDRAINA, 2003, p.85). Alors, ce n'était pas le cas ; les funérailles de la classe sociale riche attiraient plus les gens, surtout les familles aisées pour exprimer la douleur envers les familles endeuillées et la sympathie avec elles. Les gens offrent des dons en nourriture et en rhum de fabrication locale, voire en argent pour la famille endeuillée. Ces aliments et ce rhum sont consommés lors des funérailles, surtout lors de la veillée mortuaire comme le café et comme l'alcool afin que tout le monde puisse se permettre d'être résistant au sommeil durant cette veillée. Cette culture funéraire trouve la même variante signifiante à celle des Beti à Cameroun ; ce qui nous permet de trouver d'une trace de la culture africaine dans

la culture funéraire malgache (cf. Luc Mebenga TAMBA, 1996, p.383). Cela affirme l'origine bantoue de certains ancêtres des Malgaches dans la mesure où les Beti appartiennent aussi au groupe de la race bantoue. Le repas dans les funérailles pour les riches est vraiment un grand festin dans les sociétés traditionnelles malgaches ; les familles pauvres qui sont économiquement très victimes de cette pandémie y arrivent pour profiter de se nourrir dans la mesure où on ne trouvait pas la sécurité sociale à l'époque pour atténuer les différentes sortes de crises causées par cette pandémie. D'ailleurs, la présence de la peste était comme un moyen opportun par les colons pour faire pression politique des Malgaches contre la colonisation. Cette thèse sur la relation entre la littérature et la société est aussi affirmée par Jean STAROBINSKI qui atteste avec énergie que la littérature est créée à partir d'une donnée sociale, c'est-à-dire qu'elle est une œuvre sociale. Il écrit : « [...] L'œuvre littéraire signale sa particularité sur le fond d'une donnée sociale » (Jean STAROBINSKI, 1970, p.19).

Par ailleurs, les autres classes sociales viennent dans les funérailles des familles riches pour tirer leur profil personnel dans la mesure où leur présence dans ce moment triste semblerait récompenser un jour par la générosité des familles riches endeuillées ; il s'agit d'un marketing social pratiqué dans le monde traditionnel. Par conséquent, les autres classes : la classe pauvre et la classe moyenne qui sont endeuillées ne se trouvent guère des gens à assister les funérailles de leurs familles, dans la mesure où lors de la période pandémique, elles n'avaient pas des moyens pour nourrir les villageois qui assistent ces funérailles à cause de la crise économique créée par la peste. Bien que les Malgaches dans toutes les catégories sociales à l'époque persistassent de garder leur identité culturelle. C'était pour exprimer leur identité culturelle comme s'ils n'étaient pas culturellement colonisés.

2.2 Crise économique créée par la pandémie de la peste

Dans cette crise pandémique, le malheur des uns devient le bonheur des autres car Ramiandrisoa profitait le nombre augmenté de décès pour devenir un vendeur du tissu destiné pour l'embaumement du corps appelé *lamabamena* en malgache. Il confisquait tout ce tissu dès le début de cette pandémie pour faire une spéculation de prix exorbitant pour des familles endeuillées. Le prix de ce tissu était sans débattre ; il n'avait pas aussi un prix pour une famille défavorisée comme celle de Ndrasana. Sachant que Ramiandrisoa, un paysan lettré du village ayant profité l'ignorance des villageois illettrés escroquait aussi ses compatriotes ; il a inventé d'un faux acte de vente de leurs terrains agricoles à Antambohibe aux bénéficiaires des colons, soi-disant, ils étaient leur porte-parole et volontaire de faire la borne et le titre de leurs terrains pour que ces colons n'aient pas pu occuper leurs terrains. Il était un homme habitué d'exploiter ses compatriotes ; il était un homme sans cœur envers la souffrance de ses compatriotes. Il était aussi en quelque sorte une autre peste qui fait souffrir le village de Marovato. Cette attitude pestifère de Ramiandrisoa se trouve dans la vie quotidienne au cours de l'histoire incarnée par d'autres personnes qui ne cherchent que pour s'enrichir dans la douleur de leurs compatriotes, voire actuellement dans cette pandémie de la

covid-19. Beaucoup des Malgaches ont actuellement une attitude pestifère qui fait une spéculation de prix de manière exorbitante des produits de la première nécessité, ce qui crée en effet une inflation dans cette période pandémique à Madagascar.

Il fallait que Ndrasana achète ce genre de tissu pour envelopper le corps de sa fille. Par ailleurs, il a aussi commandé un cercueil, mais ce cercueil ne convient pas à la mesure de la taille du corps de Manana, la fille de Ndrasana et le bois qu'on l'a fabriqué était mal raboté, tandis que le cercueil de la famille riche ou de la classe moyenne était bien fabriqué. Il fallait cependant ajuster le corps de cette jeune fille à la taille de ce cercueil afin que son corps puisse y entrer. Alors, cette décision pouvait considérer comme un sacrilège dans la conception des Malgaches. Mais, cette famille pauvre et misérable n'avait pas de moyen financier pour avoir un cercueil digne pour sa fille. Manana, même lors de ses funérailles, était sous le joug de la pauvreté. Elle avait vécu la pauvreté de sa famille.

Vu la pauvreté de sa famille, on ne pouvait pas nourrir une viande de zébu des gens peu nombreux qui assistaient les funérailles de sa fille, car cela est comme une tradition lors des funérailles chez les Sihanaka ; mais il en remplaçait par un riz et un bouillon de poulet. La famille de Ndrasana était donc la forme d'incarnation de la crise économique causée par la peste à Madagascar à l'époque ; cette crise économique induisait une crise sociale à caractère identitaire dans la mesure où la classe pauvre ne pouvait pas offrir des funérailles dignes de leur proche parce que la société avait perdu sa solidarité ; ce qui était métaphoriquement considéré par les Malgaches comme une autre peste qui touche son état psychologique. Il nous semble que leurs âmes ne soient pas bienvenues dans leur nouvelle demeure. Ce repas funéraire pris par les villageois est, au niveau mythique, le symbole de l'immortalité selon l'analyse fait par Louis Vincent THOMAS ; il dit que : « [...] L'aliment, produit de la fécondité de la terre, renvoie à la permanence cyclique, à l'immortalité » (Louis Vincent THOMAS, 1985, p.239). Il nous semble que cette famille pauvre était soucieuse pour la place de l'âme de sa fille dans la vie au-delà selon la conception sihanaka, dans la mesure où les funérailles de sa fille ne pouvaient pas suivre intégralement les normes établies par la société et la religion traditionnelle malgache. Dans les funérailles dignes doivent trouver la consommation de viande de zébu qui vient de sacrifier à l'endroit du trépassé et de l'alcool ; le bucrane de ce zébu repose ensuite sur la tombe de celui-ci. Alors, le poulet et du riz qui étaient lors des funérailles de cette pauvre jeune fille sont parmi des produits de la fécondité de la terre si on réfère cette idée de Louis Vincent THOMAS, mais ils ne conviennent pas aux normes des traditions funéraires sihanaka. Dans la vie des Malgaches traditionnels, chaque cycle de la vie est marqué par l'offrande de zébu. David JAOMANORO dans sa nouvelle intitulée *Le mangeur de cactus. Epouse vendue aux enchères*, il parle de l'importance de zébu dans les funérailles chez les Antandroy, les Malgaches dans l'extrême Sud de Madagascar. Si un gendre n'a pas le moyen d'offrir des zébus à sa belle-famille endeuillée lors des funérailles de son beau-père, sa femme avec son enfant vont être vendus pour un homme plus offrant pour satisfaire la fierté familiale, dans la mesure où l'écrivain dit que : « La demeure éternelle doit être

belle. Quel que soit le prix qu'il faut payer ». Dans cette nouvelle, Mikea qui est le mari de Titike est victime de non-respect involontaire de cette tradition funéraire antandroy à cause de sa pauvreté ; il n'avait pas de cinq zébus pour faire les funérailles de Balahazo, son défunt beau-père. Titike, sa femme et son fils, Fitea avaient acheté par Rebiby, surnommé *mpanarivo* (richard) dans cette vente aux enchères ; le pauvre Titike n'a rien à faire en effet que de cajoler devant la perte de sa femme et son enfant emportés par Rebiby. Il n'avait pas pu sauver son honneur devant sa belle- famille (David JAOMANORO, 2017, pp.334-350). Le souci des Malgaches, principalement les Antandroy sur l'exigence des zébus pour les funérailles est pour éviter la désunion du corps et de l'âme ; le corps n'est qu'une forme d'incarnation de l'âme. Le sacrifice des zébus lors des funérailles est un moyen d'interface qui assure cette unicité du corps et de l'âme afin que l'âme du trépassé ne soit pas errant. Tanguy Marie POULIQUEN dit que : « [...] La personne humaine est unique, et cette unicité se déploie dans l'unité indéfectible entre son corps et son âme » (Tanguy Marie POULIQUEN, 2020, p.43). La mort ne doit pas séparer les deux. Mais c'était difficile pour les pauvres comme dans cette nouvelle et dans ce roman d'Andry ANDRAINA d'assurer l'unicité entre les deux de manière rituelle par l'offrande des zébus dans un cadre anthropologique dans la société malgache traditionnelle. Dans ce roman, c'était contrairement aux réalités funéraires de *Grand Homme*, un personnage principal du roman de Jean Claude MOUYON ; comme son nom l'indique, lui et son clan soamena sont riches, sans souci sur quoi à manger, voyons l'extrait de son récit :

[...] Vidons nos cuvettes et remplissons nos ventres. Ô valeureux clan Soamena, dix zébus n'ont-ils pas été sacrifiés ce matin ? Et combien de chèvres ? Plus que les doigts de nos mains réunies. Et demain nous tuerons encore. Oui, le Grand Homme qui nous a quittés ne sera pas parti avec un ventre creux mais avec une besace bien garnie. De son vivant sa famille n'a jamais manqué de rien et il vous faut lui rendre aujourd'hui ce qu'il avait avancé hier, aussi vrai que pour lui le temps est désormais devant le temps des dieux et qu'aucun n'a le droit de faillir aux désirs des immortels.

Jean Claude MOUYON (2008, p.9)

Les funérailles chez les Malgaches sont une affaire économique qu'une affaire sociale. Dans la période pandémique, c'est parce que la société est désolidarisée ; les pauvres ne trouvaient personne à les subvenir pour rendre digne leurs funérailles. L'accès dans la vie éternelle de leurs âmes n'est pas assuré car ils sont pauvres ; c'est-à-dire mêmes leurs âmes paient de lourde tribu de leur pauvreté. Nous avons l'impression qu'il y ait une analogie entre la vie sur terre et celle dans le monde au-delà au niveau de l'existence de la classe sociale. Dans telle perspective socio-anthropologique, les riches peuvent bien espérer la bénédiction de leurs ancêtres, tandis que les pauvres ne peuvent pas tellement recevoir cette bénédiction ; car la pauvreté est encore endossée de leurs ancêtres qui n'étaient pas reçus les funérailles dignes de leurs noms. Dans ce roman, on peut dire que la question de pauvreté est comme quelque chose fatal chez Andry ANDRAINA. Les funérailles qui sont une affaire sociale sont bouleversées par la crise économique

engendrée par la peste. On ne trouvait plus à l'époque la solidarité sociale afin que les funérailles soient des rites de passage ; elles sont les rites de sortie de la vie humaine, du trépassé pour faire enterrer celui-ci dans le monde des morts. Elles sont aussi sociales. Alors chez les Malgaches, ce ne sont pas tous les morts qui ont le droit d'accéder dans le monde des ancêtres. Les Malgaches pratiquent les rites des secondes funérailles ; mais les étapes rituelles dans ces secondes funérailles varient d'une ethnie à l'autre à Madagascar, durant lesquelles on ignore la question de deuil. C'est plus tôt qu'on y trouve de la joie. Dans la plupart des cas, les rites de secondes funérailles se finissent aux rites d'exhumation, le *famadihana* ; quant aux Tsimihety selon la thèse de Doctorat en Anthropologie de Joseph Justin RANDRIANANDRASANA, ils pratiquent les rites d'annonce aux ancêtres de recevoir l'âme de leur nouveau congénère appelés *filazaña*, puis ils font les rites de partage des biens aux ancêtres appelés *rasahariaña* pour permettre au trépassé de suivre son chemin vers l'éternel, le monde des ancêtres ; ces rites sont effectués par l'offrande de zébu qui est considéré comme une viatique de ce trépassé dans sa destination finale (Joseph Justin RANDRIANANDRASANA, 2021). Enfin, le trépassé peut procéder un *fanokoaraña*, des rites d'exhumation. L'offrande de zébu symbolise également sa richesse et celle de son clan comme le considère des pasteurs africains de l'Est, les Massai et les Peules de l'Ouest car la possession de zébu, surtout en grand nombre incarne l'image de la richesse et de la puissance (cf. Louis Vincent THOMAS, 1975, p.85).

Après avoir franchi les étapes rituelles de ces secondes funérailles, les morts ont le statut des ancêtres ; ils peuvent bénir les vivants. Les pauvres n'ont pas de chance d'accéder dans le statut des ancêtres car ils ne reçoivent pas des funérailles dignes qui sont comme moyen avant de recevoir les secondes funérailles, ce qui les permettent d'accéder dans le monde des ancêtres. Dans ce cas, le langage romanesque d'Andry ANDRAINA comme certains langages poétiques qui véhiculent la négritude a une fonction initiatique si on réfère à l'idée de Tie Emmanuel TOH BI sur les caractéristiques de la littérature négro-africaine (cf. Tie Emmanuel TOH BI, 2010, p.33). Jean Pierre ALBERT nous explique aussi des idées similaires à ces types des funérailles dans le domaine de l'anthropologie, il les a qualifiés la fonction initiatique des funérailles :

[...] Dans leur très grande majorité, des sociétés par ailleurs très différentes manifestent à ce propos des comportements et des croyances étrangement similaires. L'idée dominante est celle d'un processus en deux temps : pendant une première période, de durée variable mais souvent indexée sur la disparition des parties molles du cadavre, le mort demeure à proximité des vivants et il peut venir perturber leur existence ; ensuite, il entre dans la catégorie des "ancêtres" et est désormais neutre ou bénéfique. Il arrive souvent qu'un rituel de "seconde sépulture" vienne marquer ce passage, tout en mettant fin, du côté des vivants, aux signes et tabous du deuil.

Jean Pierre ALBERT (1999, pp.141-152,)

Effectivement, il nous semble que tout cela reflète l'imaginaire malgache sur la quête de l'harmonie généralisée dans la vie réelle et dans la vie au-delà, parce que cette

œuvre romanesque aborde le monde à partir d'une situation particulière et unique sous la perspective de résolution des problèmes posés par la peste. Jean Robert RAKOTOMALALA explicite cette idée à travers ses écrits : « [...] La logique narrative fait naître le texte (littéraire) à partir d'un manque » (Jean Robert RAKOTOMALALA, 2004, p.29). Toutes ces explications précédentes sont dans le but de combler le manque dans ce roman au niveau sémiotique. Là, on essaie de procéder d'une position épistémologique tout à fait nouvelle, en rupture avec la critique classique qui cherche seulement l'explication d'un texte dans la vie d'un auteur et dans la réalité en oubliant complètement que l'œuvre, comme ce roman est unique et qu'elle est un dépaysement. C'est une position que Michaël RIFATERRE corrobore dans un passage de son œuvre en ces termes :

[...] Tout modèle de la phrase littéraire doit rendre compte de la littérarité de cette phrase, c'est-à-dire de caractéristiques formelles résultant des particularités de la communication linguistique en littérature. Or ces particularités se ramènent à ceci que, dans l'acte de communication littéraire, deux facteurs seulement sont présents : le texte et le lecteur. Celui-ci reconstitue à partir du texte les facteurs absents : auteur, réalité à laquelle le texte fait ou semble faire allusion, code utilisé dans le message (comme corpus de référence lexicale et sémantique, lequel est la représentation verbale du corpus socioculturel, de la méthodologie que constitue l'ensemble des lieux communs).

Michaël RIFATERRE (1979, p.45)

Ce qui fait le point fort de ce roman, c'est l'herméneutique qui force le lecteur dans l'analyse sociocritique débouchant la lecture sémiotique ; c'est un déchiffrement lui permettant de triompher de l'énigme que pose la communication intertextuelle dans le roman face à la capacité cognitive de l'homme. Ce roman en résulte deux choses : d'une part, l'homme se donne l'illusion de percer le secret de la vie réelle et la vie au-delà ; et d'autre part, elle poursuit son but pragmatique - son but ultime, qui consiste à viser l'harmonie sociale dans la double transcendance caractéristique de l'homme malgache - par la seule force de son énonciation et nullement par son rattachement à un écrivain d'autorité. Ce roman qui se présente comme un texte profane finit par un texte sacré par son déchiffrement sociocritique et sémiotique, car le but ultime de la littérature malgache en général est son aspect sacré qui permet à l'homme d'entrer en contact avec un monde sacré plein de bonheur.

Conclusion

Le roman Andry ANDRAINA est une littérature à la croisée de l'histoire littéraire et de la littérature orale qui évoque les réalités socioreligieuses malgaches. Il est produit avec une grande synergie de l'auteur de dénoncer l'injustice sociale de la colonisation et de son effort de garder l'identité malgache dans le domaine socioculturel dans la période douloureuse, comme la colonisation et la pandémie de la peste. C'est dans cette perspective que nous qualifions cette œuvre comme une œuvre de résistance coloniale. Elle se construit dans sa structure formelle comme un récit colonial et ethnographique des Sihanaka de Marovato à Ambatondrazaka dans

le but de garder l'oralité de la culture malgache faire face à la colonisation et à la pandémie de la peste. Le style narratif marque le langage romanesque qui y constitue un moyen mnémotechnique dans sa dérivation intertextuelle et polyphonique pour saisir facilement les leçons de l'histoire à cette époque. La peste qui est l'objet de la production littéraire se présente avant tout de manière profane que de manière sacrée. La pandémie à l'époque figurait vraiment dans l'histoire coloniale de Madagascar ; elle mettait en difficulté l'expression identitaire malgache dans les funérailles à l'époque, surtout pour les pauvres et misérables. La dimension sacrée de cette production littéraire ne se reconnaît que par sa lecture sociocritique et sémiotique à partir de la construction de son sens profane. En effet, cette lecture sémiotique de ce roman consiste à combler le manque au niveau de sa compréhension sur son rôle initiatique ; ce qui le semble identique à la littérature orale, comme le *hiragasy*, l'opéra malgache. Cette littérature orale est produite par les Malgaches depuis la nuit du temps dans le pays merina dans le moment profane et dans le moment sacré, comme lors du *famadihana*, rites d'exhumation. C'est dans ce dernier cas, il est aussi figuré dans les rites initiatiques (cf. Didier MAURO et Emeline RAHOLIARISOA, 2000, p.145). Le roman va des réalités conscientes aux réalités inconscientes et imaginaires des Malgaches par le déchiffrement de ses sens de manière socio-anthropologique dans la quête du bonheur. Ce sont les réalités sémiotiques et socio-anthropologiques qui le rendent aussi polysémique. le roman Andry ANDRAINA devient en effet un fait social total dans la vie humaine qui se présente dans la vie des Malgaches.

Références bibliographiques

- Adam, J. M. (2005). Analyse de La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours, Armand Colin, Paris. [En ligne], consulté le 16 novembre 2021 sur URL : <https://journals.openedition.org/alsic/300>
- Adam, J. M. (1994). Le texte narratif. Traité d'analyse pragmatique et textuelle, Nathan, Paris
- Albert, J. P. (1999). Les rites funéraires. Approches anthropologiques, *Les cahiers de la faculté de théologie*, 141-152. [En ligne], consultable sur URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00371703>
- Andraina, A. (2003). Le pays se plaint, traduit du malgache Mitaraina ny tany, roman d'expression malgache, Librairie Mixte, Antananarivo
- Bakhtine, M. (1978). Esthétique et théorie du roman, Gallimard, Paris
- Baré, J. F. (1977). Pouvoir des vivants, langage des morts. Idéo-logiques sakalava. François Maspero, Paris
- Barberis, P. & Bergez, D.(dir.). (1996). Méthodes critiques pour l'analyse littéraire, Dunod, Paris
- Eliade, M. (1965). Le sacré et le profane, Gallimard, Paris
- Jaomanoro, D. (2017). Oeuvres complètes, édition établie et présentée par Dominique RANAIVOSON, Sépia, Paris
- Mauro Didier et RAHOLIARISOA Emeline. 2000. *Madagascar. L'île essentielle*, Anako, Paris

- Memmi, A. (2001). Émergence de la littérature maghrébine d'expression française : La génération de 1954, *Etudes littéraires*, (33)°3, URL : <https://id.erudit.org/iderudit/501303ar>, consulté le 5 décembre 2021
- Mouyon, Jean Claude. 2008. *Beko ou La nuit du Grand Homme*, Bibliothèque malgache, Antananarivo
- Okeh, P. I. (1984). La peste en Afrique. Une rencontre avec Albert CAMUS et Alioum FANTOURÉ, *Présence Africaine*, 1er trimestre, Nouvelle série, 129, 53-78. [En ligne], consultable sur URL : <http://www.jstor.com/stable/24350958>
- Rakotomalala J. R. (2004). Trace narrative de l'illocution et fruit du réel linguistique, cas du français et du malgache, Thèse de Doctorat en Linguistique, Université de Toliara
- Randrianandrasana, J. J. (2021). Les morts : clé de voute des vivants en pays tsimihety de Madagascar, Thèse de Doctorat en Anthropologie, Université d'Antsiranana
- Rifaterre, M. (1979). *La production du texte*, Seuil, Paris
- Pouliquen, T. M. (2020). Le transhumanisme et le danger de la technocratie au regard du magistère catholique, *Aspect du christianisme à Madagascar tome 28*, n°2, mai-août, U.C.M, Antananarivo
- Starobinski, J. (1970). *Etudes de style*, Léo Spitzer et la lecture stylistique, Gallimard, Paris
- Thomas, L. V. (1985). *Rites de mort. Pour la paix des vivants*, Paris, Fayard
- Thomas, L. V. (1975). *Anthropologie de la mort*, Payot, Paris
- Toh Bi, T. E. (2010). Parole poétique africaine et sciences du langage : une lecture de *Kaïdara*, *Revue africaine. Lettres, Arts, Sciences humaines et Sociales*, Revue semestrielle n°4 mars, L'Harmattan, Fikira, Paris, 23-36
- Tamba, L. M. (1996). Manger durant les funérailles : Le cas des Beti de Cameroun, *Bien manger et bien vivre. Anthropologie alimentaire et développement en Afrique intertropicale : du biologique au social*, 381-392, Actes du Colloque tenus à Yaoundé, Cameroun, du 27 au 30 avril 1993, L' Harmattan, Paris